

Hommage au docteur Freud en lui pardonnant d'avoir apporté la peste

Autor(en): **Botet Pradeilles, Georges**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales**

Band (Jahr): **68 (2010)**

Heft 3: **Subjectivité et économie : l'apport de la psychanalyse**

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-283577>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

HOMMAGE AU DOCTEUR FREUD EN LUI PARDONNANT D'AVOIR APPORTÉ LA PESTE

GEORGES BOTET PRADEILLES
Institut Psychanalyse et Management
botetg@club-internet.fr

> L'auteur présente dans une première partie un résumé de la construction par Freud de la psychanalyse et des concepts qu'il a développés. Cette construction est mise en perspective avec l'environnement culturel, scientifique et politique viennois dans lequel vivait Freud. L'article décrit ensuite plus précisément la méthode psychanalytique basée sur une verbalisation libre par le patient de ses angoisses, ses frustrations... Cette clinique du mal être par la parole constitue, selon l'auteur, un des apports essentiels de la psychanalyse. Il revient en particulier sur le mécanisme de transfert et le rôle du psychanalyste. Puis il explique à quel point ces concepts et ces méthodes sont d'une part radicalement opposés aux postulats technicisants et objectifs d'un management classique et, d'autre part, que cette opposition ne peut être niée et qu'elle doit donc être prise en charge.

La psychanalyse naquit à Vienne au début du dernier siècle. Au sommet d'une culture où le désir perçait sous l'Académisme, Vienne était la patrie des peintres en sécession par rapport à l'art officiel, le refuge d'un docteur comme Freud qui recherchait au cœur scandaleux de la sexualité infantile des remèdes originaux aux maux de l'âme, le lieu d'émancipation du musicien immense et incompris qu'était Mahler... Gustav Klimt traduit cela dans cette splendeur irremplaçable de l'image.

La psychanalyse naquit à Vienne au début du dernier siècle. Au sommet d'une culture où le désir perçait sous l'Académisme, Vienne était la patrie des peintres en sécession par rapport à l'art officiel, le refuge d'un docteur comme Freud qui recherchait au cœur scandaleux de la sexualité infantile des remèdes originaux aux maux de l'âme, le lieu d'émancipation du musicien immense et incompris qu'était Mahler... Gustav Klimt traduit cela dans cette splendeur irremplaçable de l'image

«Visions oniriques et irréelles, promotion de la féminité et de l'érotisme, volonté de propagation dans la population d'un art global et omniprésent... Dans le secret de son atelier, Klimt peint d'abord ces belles dames ... en les dénudant et en leur proposant des positions sensuelles voire très équivoques. Puis, il les habille, sur sa toile, comme des déesses et les enchâsse dans de magnifiques motifs dorés et décoratifs où prédominent les courbes, les spirales avec des allusions à l'Antiquité et à la mythologie.» (Blog du monde: «Il y a un siècle», Novembre 2009).

En cette ville s'articulaient le monde finissant du déclin des empires et un monde naissant... «Vienne, ville des juifs et des antisémites, des démocrates et des extrémistes nationalistes, Vienne ville des contrastes. Elle résume bien l'avenir possible de l'Europe. Un avenir d'équilibre». Les idées sociales et féministes progressaient. Le monde nouveau de l'imaginaire et du plaisir s'ouvrait. Celui des systèmes et des violences morales, militaires et économiques montait aussi... Adolf Hitler étudiait besogneusement l'art. La femme et l'homme se révélaient dans les ambivalences obscures de leur désir...

L'écrivain Félix Salten, ami de Sigmund Freud, publie en 1906 l'histoire d'une jeune fille dans la Vienne du début du 20^e siècle. Joséphine Mutzenbacher expose ses curiosités et ses expériences sexuelles d'enfant de la façon la plus crue, émotionnelle, naïve et soumise aux séductions adultes. La lecture doit être déconseillée à ceux qui cultivent l'illusion de la pureté enfantine. Le roman de Salten est interdit pour atteinte aux mœurs publiques... Lors d'une rétrospective sur Vienne à Beaubourg un vieux Lacanien germaniste me signala cet ouvrage comme essentiel pour comprendre la théorisation Freudienne. Salten, également ami intime du peintre Gustave Klimt, partage la vision de ce dernier qui veut que l'art et la sexualité soient intimement liés! C'est donc sous le manteau que s'échange le roman. Salten, héritier d'une longue lignée de rabbins, imagina plus tard l'allégorie de Bambi pour signifier la montée du fascisme et l'ouverture de la chasse aux juifs... Bambi sera interdit en 1936 par le régime nazi pour sa liberté dans un autre registre...

Dès 1895 Freud par ses travaux avec Breuer sur l'hystérie savait comment l'inconscient retient ou libère des tendances profondes qui échappent à tout contrôle. Là, se déplacent, se transforment, se refoulent les désirs profonds et inavouables de l'enfance qui nous constituent.

Flaubert avait déjà énoncé dans «Madame Bovary» et «l'Education sentimentale», cet étrange en nous auquel ce médecin viennois fou de psychologie voulait trouver du sens. Freud écrivit «L'interprétation des rêves» (1900) et «Trois essais sur la théorie de la sexualité» (1905). Dès 1905, il découvre le caractère essentiel des associations libres dans ce fameux transfert qui n'est rien d'autre que la répétition de la relation amoureuse archaïque et constitutive avec le parent de sexe opposé, ce qui faisait évidemment scandale. Le fait qu'elle puisse mener à terme au choix homosexuel l'étonnait à peine. Le semblable peut séduire autant, sinon davantage, que le différent dans ce registre du désir qui aime à se faire surprendre par ses objets... Autour de Freud se constituait un corps de disciples convaincus par la véracité d'une énonciation que corroborait totalement la clinique de chacun... Il allait bien falloir annoncer au monde la nouvelle de l'inconscient infantile en nous et de l'irréversible de ses désordres... Sur le vieux continent chacun s'attache à ses positions de principe... La psychanalyse y faisait provocation comme les énonciations de Darwin et celles plus anciennes de Galilée...

Freud s'embarqua pour les Etats-Unis; sur le pont du bateau il confia à Ferenczi et Jung qui n'étaient pas encore dans leurs développements propres et schismatiques: «Ils ne savent pas que nous leur apportons la peste». Les esprits scientifiques et rigoureux des jeunes psychiatres et psychologues d'outre atlantique allaient être confrontés à un doute nouveau... Dans son cartable Freud amenait les travaux sur l'hypnose et l'hystérie, en collaboration avec Breuer; la découverte de l'inconscient; le rêve; le complexe d'Edipe et la sexualité infantile; le transfert et la sublimation; les pulsions... *Les Cinq leçons sur la psychanalyse* qui

furent ses conférences outre Atlantique au Clark University, Worcester, Mass., nous livrent l'éclairage sous lequel il présenta officiellement son savoir au monde entier. Elles furent publiées en 1908 dans l'*American journal of psychology*...

En 1910, sera fondée la Société internationale de psychanalyse. Elle annonçait cette continuité de l'amour dans la lignée des mythes enfantins, des rêves sociaux, et des formes infinies du désir qui constituent l'homme. Le monde moderne se vouait au profit et à la consommation.

Le psychanalyste d'hier ou d'aujourd'hui n'attend rien d'autre que ce transfert amoureux fondateur de la parole où chacun devient sujet. C'est l'abstinence du praticien qui va la valider. L'objet interdit ne faisant plus prétexte permettra au désir de se libérer et de prendre sens...

1. LA PESTE

Avant Freud le désir c'était le démon en soi ou quelque effet de volonté divine. Maintenant il va bien falloir reconnaître comme siens ces quêtes sexuelles incongrues, ces surenchères de positions dominantes, ces affirmations dogmatiques de savoir. Le rapport de chacun à ses objets ne sera plus dans la référence identitaire à la horde, au clan et aux systèmes. La position narcissique du corps nu sous la dorure qu'annonce la peinture de Klimt devient le nouveau destin humain. Une terrible injonction point ici. Il n'y aura pas de satisfaction ailleurs que dans l'efficacité de nos propres mises en scène. Teilhard de Chardin nous annonçait l'advenue de cette conscience au carré où il faudrait apprendre à tout instant à converger par des choix de langage pour échapper à la solitude. Devenir maître, savant ou séducteur deviennent des voies difficiles. On ne peut les suivre qu'en doutant, revendiquant et souffrant. Les positions dominantes ne sont plus de droit, il faut les justifier et sans cesse convaincre autrui. Etre Don Juan, Tartuffe ou Femme Savante ne sera pas de tout repos... L'ambiguïté permanente de notre propre désir face au désir de l'autre nous amène dans le registre des névroses où il n'est jamais possible de vraiment gagner son procès en requête d'amour et de reconnaissance. Chacun est prisonnier de son histoire libidinale enfantine avortée... Faute des effets de limite des cadres sociaux symboliques disparus, le délire est proche. Le corps lui-même va manifester son incertitude.

On peut citer Freud qui était alors élève du docteur Breuer par cette observation clinique qu'il rapporta dans ses conférences outre Atlantique: «La malade du Dr Breuer était une jeune fille de vingt et un ans, très intelligente, qui manifesta au cours des deux années de sa maladie une série de troubles physiques et mentaux plus ou moins graves... Elle présentait aussi une altération de la fonction du langage, ne pouvait ni comprendre ni parler sa langue maternelle. Enfin, elle était sujette à des «absences», à des états de confusion, de délire, d'altération de toute la personnalité; ce sont là des troubles auxquels nous aurons à accorder toute notre attention. Le Dr Breuer, bien que tout d'abord il fût incapable de soulager sa malade, ne lui refusa ni sa bienveillance ni son intérêt. Sans doute sa tâche fut-elle facilitée par les remarquables qualités d'esprit et de caractère dont elle témoigna. Et la façon sympathique avec laquelle il se mit à l'observer lui permit bientôt de lui porter un premier secours. On avait remarqué que dans ses états d'absence, d'altération psychique avec confusion, la malade avait l'habitude de murmurer quelques mots qui semblaient se rapporter à des préoccupations intimes. Le médecin se fit répéter ses paroles et, ayant mis la malade dans

une sorte d'hypnose, les lui répéta mot à mot, espérant ainsi déclencher les pensées qui la préoccupaient. La malade tomba dans le piège et se mit à raconter l'histoire dont les mots murmurés pendant ses états d'absence avaient trahi l'existence. C'étaient des fantaisies d'une profonde tristesse, souvent même d'une certaine beauté – nous dirons des rêveries - qui avaient pour thème une jeune fille au chevet de son père malade. Après avoir exprimé un certain nombre de ces fantaisies, elle se trouvait délivrée et ramenée à une vie psychique normale. L'amélioration, qui durait plusieurs heures, disparaissait le jour suivant, pour faire place à une nouvelle absence que supprimait, de la même manière, le récit des fantaisies nouvellement formées. Nul doute que la modification psychique manifestée pendant les absences était une conséquence de l'excitation produite par ces formations fantaisistes d'une vive tonalité affective. La malade elle-même qui, à cette époque de sa maladie, ne parlait et ne comprenait que l'anglais, donna à ce traitement d'un nouveau genre le nom de *talking cure*; elle le désignait aussi, en plaisantant, du nom de *chimney sweeping...*» Ce cas clinique montre à quel point des substrats émotionnels et représentatifs oubliés peuvent influencer de manière violente sur nos conduites du jour... Nous avons là les retours répétés d'une histoire amoureuse infantile non élucidée et à forte charge affective... L'attention sans jugement ni sans à priori d'un thérapeute qui s'attache seulement à l'énonciation donne une première esquisse de ce qui deviendra la psychanalyse. Il faut relever que le trouble ne se résout pas aisément par la prise de conscience.

Il faut ajouter ici un second témoignage plus personnel de Freud sur l'effet des pensées inconscientes: «... la jeune fille arriva au chevet de sa sœur morte, il émergea en elle, pour une seconde, une idée qui pouvait s'exprimer à peu près ainsi: maintenant il est libre et il peut m'épouser. Il est certain que cette idée, qui trahissait à la conscience de la jeune fille l'amour intense qu'elle éprouvait sans le savoir pour son beau-frère, la révolta et fut immédiatement refoulée. La jeune fille tomba malade à son tour, présenta de graves symptômes hystériques, et lorsque je la pris en traitement, il apparut qu'elle avait radicalement oublié cette scène devant le lit mortuaire de sa soeur et le mouvement de haine et d'égoïsme qui s'était emparé d'elle. Elle s'en souvint au cours du traitement, reproduisit cet incident avec les signes de la plus violente émotion, et le traitement la guérit.» Trouver dans les conduites adultes des racines dans la libido infantile fait encore scandale...

Freud persiste et signe: «J'ai réussi moi-même, il y a peu de temps, grâce à l'analyse d'un garçon de cinq ans qui souffrait d'angoisse (analyse que son propre père a faite avec lui selon les règles), à obtenir une image assez complète des manifestations somatiques et des expressions psychiques de la vie amoureuse de l'enfant à l'un des premiers stades. Et mon ami le Dr, C. G. Jung a traité le cas d'une fillette encore plus jeune, qui, à la même occasion que mon malade (naissance d'une petite sœur), trahissait presque les mêmes tendances sensuelles et les mêmes formations de désirs et de complexes. Je ne doute pas que vous vous habituiez à cette idée, d'abord étrange, de la sexualité infantile et je vous cite comme exemple celui du psychiatre de Zurich, M. E. Bleuler, qui, il y a quelques années encore, disait publiquement qu'«il ne comprenait pas du tout mes théories sexuelles», et qui depuis, à la suite de ses propres observations, a confirmé dans toute son étendue l'existence de la sexualité infantile» Le désir que nous portons est bien l'effet de cette libido qui nous pousse aux choix d'objets adultes qui font surprise, injonction, contrainte, et engendrent généralement à terme cette souffrance de l'inaccompli... Il n'y a alors d'autre ressource que d'aller plus loin... Avec

le désir, le ça pulsionnel vient visiter le Moi et l'habite parfois. C'est ainsi qu'il est difficile d'aimer, d'apprendre, de travailler et de diriger quand le désir poursuit obscurément d'autres objets avec de plus violentes passions.

La psychanalyse ne saurait devenir une science objective de l'être, du faire et du paraître. Elle est cette révélation d'une limite structurelle qui rabat sur l'impuissance et l'impossibilité propres à la sexualité infantile.

2. L'INCONSCIENT ET LE DISPOSITIF ANALYTIQUE

La psychanalyse a un peu plus cent ans. Elle est toujours énigme par cet inconnu en nous dont elle a fait son objet que nous visitons un peu mais sans le maîtriser ou le réduire...

Nous connaissons les effets étranges d'une activité secrète de notre esprit par nos rêves, nos actes manqués, nos lapsus, nos bons mots, nos pressentiments, ces idées qui quelquefois viennent nous surprendre sans qu'on les ait raisonnablement conçues. Nos angoisses, nos choix de vie, nos émotions et nos bonheurs eux-mêmes, échappent souvent à la logique des situations, à nos intentions et à notre maîtrise. Nos ancêtres voyaient là l'intervention d'un autre monde, invisible et peuplé de forces sacrées éternelles et toute puissantes. L'esprit des disparus y avait pris place et se manifestait en nous par tous ces signes mystérieux échappant à notre éveil et à notre conscience. Pour s'assurer de la bienveillance des puissances occultes, les sociétés passées imaginèrent des rituels symboliques autour de mythes mettant en scène toutes ces étrangetés qui nous possédaient parfois. Les initiations et les sacrifices apaisaient les figures de l'au-delà et donnaient sens à l'homme dans un Univers sacré qui le dépassait, qu'il redoutait et respectait.

Il y a un peu plus d'un Siècle certains médecins, dont le docteur Freud, observaient les maladies affectant la raison avec cet esprit scientifique cherchant à objectiver l'inexplicable. Freud découvrait que l'esprit conservait en lui toutes les étranges découvertes de la petite enfance, les mystères insolubles du sexe et de mort avec leur cortège d'émotions puissantes qui font passer le petit être du plus violent désespoir au rire le plus fou, du caprice et même de la cruauté, à ces élans amoureux témoignant d'une passion fusionnelle. Les étonnantes curiosités et jeux du sexe étant bien entendu censurées par les adultes, étaient refoulées au plus profond de l'inconscient... Les représentations, les angoisses, les plaisirs, les chagrins, les joies de l'enfance seraient ainsi encore en nous dans leur état initial de dépôt, de juxtaposition, de circonstances oubliées et de sens originel perdu devenu mystérieux. Tout cela se mettrait en mouvement par d'imperceptibles signes venus des tensions du corps, des émotions du jour ou de sollicitations associatives qui viendraient l'éveiller.

Freud et Jung imaginèrent alors le dispositif d'observation fondant ce que l'on nomme psychanalyse. Le patient est allongé sur un divan dans une position où il ne peut observer le visage et les attitudes du psychanalyste, aucun spectacle ne le distrait. On ne vient pas là par curiosité, mais poussé par la souffrance qu'inspire notre étrangeté intérieure et les aléas de nos confrontations à la réalité. A l'opposé de toutes les situations de la vie courante où l'on parle selon les principes logiques et cohérents qui finalisent un discours pertinent et opportun, il va falloir ici laisser son esprit aller sans but et sans contrainte vers ce qui émerge en lui et s'énonce hors de toute intention apparente. Cela ne fera l'objet d'aucun jugement et demeurera à jamais dans l'intimité du cabinet. C'est une parole qui n'a pas de fonction utilitaire et ne sert aucune cause... Le psychanalyste lui-même n'en fera qu'un usage rare et

modéré cantonné à des suggestions... Sauf à vouloir porter secours au patient en se hasardant à des interprétations à vocation thérapeutique par prise de conscience. Le mal est dit-on moins douloureux lorsqu'on le nomme.

Aujourd'hui nous savons que ce qui vaut est surtout ce que le sujet s'entend lui même énoncer... Le seul objet est d'obtenir cette parole traversante qui vient là et donne parfois sens au sujet comme ces oracles qu'énonçait jadis la Pythie de Delphes. Le patient qui sait se prêter au jeu se détache de ses séductions, ses défenses, ce plaidoyer constant pour soi où chacun vise à être reconnu. Il abandonne les efforts d'apparence où il fortifie ordinairement son Moi vers une meilleure efficacité dans ses échanges et pratiques. Il renonce également au respect des limites faites d'idéal et de principes où le Surmoi le corsète dans les valeurs sociales et parentales intériorisées. Enfin le psychanalyste s'est abstrait de la situation comme sujet ou objet de désir. On ne peut espérer avec lui aucune satisfaction pulsionnelle. Cet autre est singulier par un savoir qu'on lui suppose sur l'étrange. Mais le jeu de cet échange, restreint au seul langage qui appartient à tous, nous amène à l'Universel. L'autre n'est plus seulement cet autre là, mais l'Autre, somme de la culture humaine capitalisée dans les mots en « Trésor du signifiant » selon la formulation lacanienne...

Les soucis du présent peuvent certes s'évoquer sur ce divan, mais on n'y répondra en aucune façon. Nous sommes en deçà et au-delà des objets rendus à leur contingence. Le patient est ainsi sommé, faute d'autre issue, de venir mettre à terme des mots sur son enfance. C'est son mouvement intérieur sur le fil émotionnel de la parole qui crée l'émergence. Ces mots vont arriver en s'associant par la seule attraction réciproque de ce qu'ils recouvrent, faisant ainsi surgir par surprise le mystérieux sujet de l'inconscient. L'enfant en soi avoue quelquefois ses angoisses et ses espérances perdues dans une reconstitution hasardeuse au fil des séances. Mais les détours, les excès et les magies de la pensée enfantine ne peuvent se retrouver aujourd'hui dans ces glissements et ces transpositions passionnées qui faisaient leur essence. Longtemps Freud et les psychanalystes cherchèrent là à exhumer quelque fait précis qui expliquerait la façon d'être de chacun, l'origine de ses souffrances et ses troubles. Dans un second temps on se pencha sur ce qui se cachait d'invouable derrière ces résistances que l'on sentait voiler certains aspects de la préhistoire infantile. La résistance elle-même semblait à élucider par quelque réduction ou dépassement qui ferait thérapie.

Il est probable que quelque séduction ou menace adulte réelle ou fantasmée fasse verrou. Dans les bois de l'enfance il y a toujours le loup et l'abus sexuel... Dans une pratique plus générale, au-delà de l'enquête jamais résolue sur l'origine du fantasme, on en vint à considérer seulement ces tendances issues de la petite enfance qui ramènent spécifiquement chacun aux compulsions répétitives à être aimé, pris en considération ou à fuir la réalité. Le psychanalyste doit être en mesure de tout entendre si son patient ne saurait tout dire... Ces orientations hors de propos faisant irruption dans les circonstances familiales, professionnelles et sociales seraient responsables de ces difficultés dans la vie adulte. Toute clinique du mal-être conduit à de tels constats dans leurs déclinaisons individuelles. Certains échappent à cela par le déni qu'ils font du lien affectif à l'autre. Centrés sur leurs pratiques et le plaisir qu'ils en tirent, tout leur fait objet dans un jeu infini et solitaire. Leur désir sort de l'énigme insoluble que pose ordinairement le désir de l'autre. Cette solution radicale sera définie comme celle du pervers. Les psychanalystes voient infiniment peu de ces sujets sur leurs divans. Ils savent se satisfaire ailleurs.

3. CE TRANSFERT QUI REFAIT LIEN

Il faut ce témoin paradoxal qu'est le psychanalyste pour qu'on puisse enfin énoncer tout ce que l'on n'a pu se dire en famille depuis l'enfance. Dans ce transfert on fait entendre aux parents ce qu'ils n'ont pas voulu savoir et ce qu'on n'a pas osé leur avouer. Ce transfert n'est pas un échange intellectuel, il reprend la trace des anciens liens affectifs avec père et mère. On va voir apparaître là ces fluctuations ambivalentes propres aux relations amoureuses. Le psychanalyste devra s'accommoder de cette incertitude sans la réduire. Le rappel de la règle et du dispositif amène à une dimension symbolique de l'échange qui rapporte au présent les puissantes émotions du passé infantin qui n'ont pas été élaborées... L'impasse du désir qu'a rencontré la sexualité infantile est longtemps restée une question centrale de la psychanalyse. Œdipe est astreint à l'impossibilité, se voit signifier l'interdit, mais est aussi promis à la transgression ultérieure en prenant femme à travers sa mère et en tuant son père. Il est évident qu'en fin de compte il ne pourra que se punir de ce parcours aveugle... En toute logique, il s'aveuglera.

Notre espèce à la croissance infiniment lente voue la sexualité à demeurer imaginaire et incomplète durant de longues années de latence, ce qui la conduit à l'improbable qui en fera ensuite les incessants dilemmes. L'esprit s'engage à bien d'autres quêtes et constructions qui meublent l'adolescence. La sublimation de cette énergie, dite «libidinale», portant d'autres espèces à la reproduction sans autre alternative, s'oriente chez l'humain vers d'autres fins. La volonté d'appréhender le monde dans ses multiples relations, d'y construire maints projets et d'engager le désir dans l'infinité des ses métaphores où il s'égaré ou s'accomplit, prend sa source là, dans l'impasse de la libido infantile... Dominer, savoir et séduire en sont les effets à distance... Cela s'exprime dans ce symbole du phallus qui appartient également à l'homme et à la femme. C'est par là qu'il faut conquérir, découvrir et régner... Avec ces avatars abusifs qu'en font les hommes et leurs organisations. C'est ce qui ne va cesser de se raconter sur le divan du psychanalyste comme ailleurs. On se raconte et on s'écoute soi-même dans cette boucle réflexive dont le psychanalyste assure l'entretien et se fait le garde fou... Libérer de l'inconscient les vieilles pulsions pourrait conduire à des passages à l'acte douteux sans cette vigilance du praticien. Le psychanalyste met en garde contre ces décisions hâtives que l'on pourrait prendre après les émotions d'une séance...

Le patient est seul. Les anciens entouraient le sexe et la mort de rituels partagés qui les faisaient passer de l'angoisse de l'être face au réel innommable à l'émotion plus apaisée des communions sociales. Nous n'avons plus cela. Nous avons objectivé et rendu à chacun son angoisse dans nos sociétés matérialistes. Autour de mourir et aimer, les régulations sociales rituelles sont devenues infiniment dérisoires. Chacun est livré aux vicissitudes du fonctionnement de son appareil psychique. Lacan inscrit ce jeu inconscient de l'esprit entre les trois anneaux liés du réel, du symbolique et de l'imaginaire. Toute rupture du maillage engage au saut dans l'angoisse du réel ou au délire dans l'imaginaire. Notre époque est propice à la rupture du faible maillon symbolique. Le psychanalyste en est le dernier officiant consacré.

4. LA CHUTE DE L'ILLUSION DU MEILLEUR DES MONDES POSSIBLES.

Le monde a changé depuis la découverte Freudienne. On meurt bien moins de maladies ou de guerres. On demeure bien plus longtemps enfants. Quasiment omniscients et doués d'ubiquité par nos moyens de communication merveilleux, nous savons tout et rien et sommes

partout et nulle part. Aucun rite initiatique et cruel ne nous introduit à cette réduction du désir infantile qu'impose la vie adulte. La psychanalyse désignait métonymiquement cela comme castration. La circoncision et l'excision le posent même encore ici ou là cruellement en acte. Comment chacun peut-il définir et connaître son territoire si nul ne lui en a signifié la limite? Comment savoir à quel groupe nous appartenons et quelles en sont les lois, si un rituel initiatique incontestable n'a assuré notre appartenance? L'appropriation des différents cercles d'espace où l'on se construit une identité, et même celle du corps propre, constitue un exercice complexe qui se fait mal sans une structure externe donnant règles et limites. La fonction paternelle symbolique assez rude jadis est devenue bienveillante. L'enveloppe du sacré s'est dissoute... Ce tiers souvent autoritaire permettait à l'enfant de sortir d'une relation fusionnelle, de gagner son indépendance au prix de renoncement douloureux. Le Surmoi qui nous faisait pilote et frontière n'est plus qu'un vague résidu de valeurs parentales flottantes, d'un fond obscur d'une nécessité éthique et de quelques incantations sociales dans l'air du temps... L'enfant, l'adolescent et l'adulte lui-même se traitent selon les ménagements que l'on dispense aux objets dont on veut faire un usage efficace, plaisant et de bonne durée. Le conflit et la difficulté sont aplanis ou du moins étouffés en toutes circonstances et ne s'intègrent plus dans les strictes contraintes d'éducation et d'apprentissage que l'on observait encore il y a peu de temps. On investit massivement dans l'enseignement et la formation pour tenter de gagner en autonomie.

Mais ce souci est-il celui du sujet désirant? L'adolescent se plaint de sa famille qui s'applique à lui complaire. Bien des élèves viennent à l'école avec réticence bien qu'elle ait exclu la sévérité de ses pratiques. L'emploi, sauf exception, ne suscite aucun élan d'enthousiasme. L'exploitation de jadis était bien plus impitoyable. La société des loisirs a fait de l'idéal humain la recherche de jouissance sous forme de vacances et de retraite et chacun ne s'attache qu'aux avantages plaisants de sa situation. Il en souhaite même de meilleurs par cette illusion répandue que tout serait possible pour tous...

Parents, enseignants, managers découvrent souvent que leurs excellentes pratiques ne suscitent pas ces bons effets qu'ils attendent. Voltaire nous annonçait dans son *Candide* que quelle que soit notre bonne volonté et notre savoir, rien ne serait jamais pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles... Plus d'école, davantage de concertation est certes bon. C'est peut-être même nécessaire mais pas suffisant, comme l'enseignent les démonstrations mathématiques... «J'ai pourtant tout fait pour lui!» se lamentent en cœur les mères, les professeurs et les chefs de service. Ce «tout» matériel, objectif, pesant et d'intentions généreuses est d'un coût croissant... Et si la question du désir humain différait quelque peu des préoccupations matérialistes exclusives où nous nous complaisons?

Toutes les approches de la sagesse nous donnent une même vision de ce qui satisfait l'humain. Le bonheur est dans ce plaisir de ce que l'on construit soi-même, dans cette espérance de ce qui doit nécessairement advenir, dans le sentiment d'appartenance à une aventure collective... Chez les «primitifs» les équilibres étaient plus subtils et laissaient une place suffisante au désir sans lui appliquer des prothèses qui le nourrissent. Le don et le contre don toujours discrets (Mauss) créaient un lien en filigrane... Le sujet ni gavé ni frustré savait percevoir les attentes et les rôles dans ces temps suspensifs de lecture que prend tout organisme dans ses activités rapportées à un milieu signifiant. Le regard de l'enfant africain sur le monde de son village n'est pas celui de l'enfant de nos cités. Les bienveillances et les

bienfaits qui se dispensent aujourd'hui nous laissent immatures comme ces indigènes des îles récemment découvertes qui attendaient le prochain cargo en négligeant les cultures... Nous croyons ainsi et espérons des réponses parentales ou de l'Etat, de toutes ces organisations hypertrophiées et technocratiques qui se soutiennent de logiques structurelles surhumaines. Le symbolique en est souvent absent et les pratiques y suivent des codes artificiels et procéduraux peu propices aux épanouissements de l'imaginaire... On y rencontre peu de souci collectif de l'esthétique qui est le dernier recours rassembleur, c'est mauvais signe, disait un ami sociologue de la vieille époque.

Aujourd'hui le rapport spécifique de subordination contractuel et réglementaire prime toujours sur le rapport d'adhésion personnel qui est souvent même absent. Cette soumission hiérarchique sans allégeance symbolique est évidemment peu supportable. L'autorité hors de son inscription dans une appartenance ne sait être qu'artificielle. Elle doit sans cesse se justifier ou se rigidifier. Voire se masquer derrière des paravents réglementaires... L'autorité dépouillée de légitimité symbolique est en outre contrainte par le droit à des limites strictes du pouvoir de ses agents. L'instituteur, le policier, le médecin ne sont plus investis inconditionnellement, mais font souvent l'objet de suspicion légitime pour abus de pratique. Ils sont aussi parfois victimes de «caillassage» car ils cristallisent sur eux toutes les haines. Il s'agit ici de la survivance de la toute puissance infantile qui se maintient grâce à la régression du surmoi. L'autorité est fragilisée par cet appui opportun de la loi à l'élève, à l'étranger, au délinquant, au malade, aux subordonnés.

Le salarié doit être protégé des abus d'exploitation. Le droit du travail est d'essence inégalitaire disent les professeurs qui l'enseignent. Mais toute situation de droit induit des effets imprévisibles. Trop de protection incite à rechercher les avantages moraux et matériels auxquels on peut prétendre en position de victime présumée écoutée et authentifiée... Les positions respectives de la maîtrise et de l'exécution deviennent prudentes et suspicieuses... Les conflits s'orientent vers des inflexions perverses... En outre la dépendance matérielle au système qui fournit les revenus et autres avantages éventuels, comme le statut social, s'accroît sans cesse. Toute menace sur ces acquis, qu'ils soient remis en question ou transformés, sera vécue comme une agression. Une tâche nouvelle, un changement d'affectation, une modification des méthodes, une réflexion malvenue, et l'affrontement est imminent... Une responsable du personnel dans une importante collectivité me disait qu'elle conduisait son management comme les transporteurs de nitroglycérine dans le film «Le salaire de la peur». La demande objective constante vise des améliorations salariales, des promotions, des mutations avantageuses ou honorifiques. L'organisation est sommée d'y pourvoir... Elle ne saura jamais totalement satisfaire la revendication matérielle... Soit qu'elle s'y refuse par impossibilité ou obstination réactive, soit que les prétentions aillent dans des surenchères excessives et parfois provocatrices. Les transactions économiques sont rarement sereines. Il faut mettre en parallèle à tout cela, dans un registre totalement différent, le désir subjectif inconscient qu'entretient chacun vis-à-vis de l'organisation. C'est cette attente occulte de reconnaissance et d'amour que la nature humaine situe toujours dans des instances parentales symboliques et imaginaires, représentatives de ces parents tout puissants de notre enfance. Les organisations d'aujourd'hui n'ont pas cette capacité de supporter les transferts affectifs et émotionnels comme le faisaient l'école, l'entreprise familiale de jadis ou cette nation qui portait nos valeurs collectives indépendamment des positions partisans. L'instituteur, le

militaire, le mineur et le sidérurgiste, semblaient il y a quelque temps encore liés au corps social par de tels liens. J'ai vu la fierté d'un ancien de chez Renault pourtant syndicaliste. Chaque quatre chevaux roulant encore le transfigurait...

Toujours enfants, nous croyons et espérons des réponses parentales de toutes ces organisations hypertrophiées et technocratiques. Tout ce dont on n'a pas pris part à la création et qui ne s'inscrit pas dans notre réseau de liens identitaires s'avère inhumain à l'usage et me demeurera étranger, voire hostile. L'esclave quel qu'il ait été son sort terrible appartenait à son maître. On partait mourir en guerre pour la patrie ou ses idées. L'armée est devenue un métier, la possibilité de vivre au plein air de s'offrir de temps en temps quelques frissons financés par les contribuables. L'emploi d'aujourd'hui est un contrat qui n'implique aucune appartenance. Son formalisme échappe au lien symbolique. Il faut aimer ce que l'on a, enseignait Saint Augustin. Qu'a-t-on dans les organisations d'aujourd'hui?

L'art de la psychanalyse est sans doute d'apprendre à concevoir des ressources en soi. Nous sommes orphelins des valeurs et des convictions parentales... Peut-être même orphelins tout court. C'est alors qu'il faut se tourner vers le praticien du désir solitaire. La psychanalyse est d'abord une réflexion qui s'inscrit dans le «Connais-toi toi-même» gravé au fronton du temple de Delphes qui inspira Socrate. Au terme d'un parcours dans cette intimité avec un psychanalyste on aura peut-être accru ce savoir... On aura en tout cas débusqué quelques mensonges que l'on se fait à soi-même par des dérobades, des tricheries et cette jouissance prise aux répétitions et aux ratages... La parole émergente n'avoue pas tout mais révèle cet intime. On ne peut prétexter l'ignorance après s'être soumis à la question silencieuse du psychanalyste...

Il appartiendra à chacun de construire de nouveaux possibles sur ce savoir sur soi... Cela ne s'enseigne pas. Il faut se l'approprier. Comment tenir école de bon sens, d'égalité d'humeur, de patience, d'amabilité, de souci de justice, de goût du dialogue? Nul n'oserait enseigner l'humour ou la poésie... Les organisations bénéficient des progrès de chacun en matière réflexive. Mais que peut la psychanalyse pour leur structure productive, administrative et opérationnelle? On peut certes tirer de la psychanalyse une métapsychologie qui objective les conduites des hommes et des groupes dans ce souci scientifique de mettre partout des catégories et de trouver les causes et leurs effets. On y parvient car les affaires humaines d'ici ou d'ailleurs se ressemblent. Mais toute analyse cesse au point mystérieux où apparaît la singularité du désir de chacun issu de l'inconscient. L'essentiel de la leçon de la psychanalyse est qu'en deçà du travailleur, de l'employé, du cadre, du dirigeant, que l'on peut caractériser dans une dimension professionnelle et sociale, il y a un sujet semblable à chacun d'entre nous, soumis à ses affects et désirant. La psychanalyse ne l'interroge pas sur ses pratiques, sa compétence, ses ambitions, ou même son confort ou ses revendications, elle ne saurait poser que cette question unique: «Que veux-tu?». Ce qui s'entendra là s'entend déjà dans l'organisation et crée l'harmonie ou la discordance... Il ne suffit pas d'appliquer là quelque écoute sociale avec le masque d'empathie qu'il est de bon goût d'afficher partout. Il faut se hasarder à venir là soi-même comme sujet. On n'est même pas obligé d'être équitable, patient et bon... Le sujet c'est une somme d'envies, de joies, d'attentes, de colères, et de ces manifestations humaines incongrues qui rendent la vie vivable.

Les échanges entre humains d'aujourd'hui sont technologiques où anecdotiques. Une palabre de mise en harmonie portant sur la santé, la famille, les naissances, les deuils et le bétail

précède chez l'Africain la mise au travail commun... Un vieil instituteur était adulé par ses élèves pour ses sautes d'humeur liées aux résultats du club de football qu'il supportait. La victoire le rendait pédagogue aimable, attentif et conciliant avec les pires cancre. La défaite faisait pleuvoir sanctions et réprimandes. A ses obsèques une foule émue rendait hommage à cet homme toujours vivant dans les esprits. Il s'agit bien ici d'amour dans toute son ambivalence.

Le désir s'entretient d'objets dans ses visées et ses replis; il importe peu qu'ils soient réels ou imaginaires. La dynamique de l'activité est sous tendue par celle de l'espoir en ces objets. Si rien ne vient, il faut qu'au moins Sœur Anne guette le possible à la fenêtre, sinon il n'y aura que l'angoisse dans la maison de Barbe Bleue... La culture et de civilisation nous doivent des objets de désir moins périssables que ces gadgets qui nous envahissent. L'objet du désir n'est pas seulement commode ou flatteur. Il doit être aimé. Nous n'avons pas d'autre secours. C'est aux institutions et aux entreprises qu'il revient d'être cet autre sujet qui entretient certes les besoins d'hygiène, de sécurité et les conditions de travail, mais possède symboliquement une substance, une identité, un lieu et un désir pour nous...

Mourir pour son pays, quelque révolution ou sauver un patrimoine culturel ou Universel n'est pas si absurde. Le philosophe Alain racontait en 1928 dans ses «Propos sur le bonheur» les moments de joie de Poilus (nom donné aux soldats français de cette époque) de la grande guerre dans leurs épouvantables tranchées ou les soirées privilégiées des forçats russes des bagnes sibériens. Ces gens se suicidaient fort peu et l'on n'en rencontrait pas de dépressifs. Il faut saisir dans ces paradoxes, non pour une quelconque exemplarité à suivre, mais dans un sens occulte plus général. En qualité de responsable d'institution sociale, j'ai découvert l'intérêt qu'il y avait à entretenir les bénéficiaires dans des situations un peu tendues par quelques menus désavantages et contraintes.

La perfection formelle émanant d'une autorité évanescence et anonymement bienveillante déclenche des désordres, des abus et des déprédations... Le sujet a besoin d'être cerné par des nécessités de situation, et des interpellations qui savent mobiliser son désir... L'apaisement ne saurait survenir qu'entre des moments d'engagement et de tension. Lorsque des temps différents scandent les journées, elles en deviennent moins pesantes. Je connais quelques chefs d'entreprises, maires de villages ou entraîneurs d'équipes qui ont suffisamment en eux de cette distance réflexive pour que chacun les respecte dans cet effort intérieur collectif qu'ils consentent au bénéfice de tous. Cela se sait. Ils ont des moments d'exigence que chacun reconnaît intimement comme nécessaires. Ils ne redoutent ni l'exactitude ni la sanction...

Le divan de certains n'a été que virtuel. Mais on sent chez eux cette connaissance profonde sur soi qui les rend maîtres de ce secret de ne point conduire la tribu à sa perte. Dans les catastrophes humaines ils savent organiser la survie, la révolte et la reconstruction... Nos ressources technologiques, notre opulence collective et démocratique, nous permettent davantage de médiocres chefs décisionnels plus soucieux de projets et d'opportunités que d'hommes...

5. ET LE PSYCHANALYSTE DANS TOUT ÇA?

Quiconque se voue à l'accompagnement psychanalytique d'autrui en souffrance ou en curiosité, n'ira là ni par hasard, ni en toute innocence. Soulager ou soutenir un idéal ne font pas ici caution. Ce soin ne saurait être qu'une préoccupation amoureuse que l'on transfère là, ou

ce souci projectif où l'on se rassure soi même... Dans les deux cas le projet est parfaitement estimable mais il convient que le porteur ne le prenne pas totalement à la lettre. Aucun argument ne saurait faire démonstration. Tout est bon à entendre, toute interprétation engage déjà à l'abus... Rien n'aurait été pire pour Lacan que de se prendre pour psychanalyste sans déjouer en soi ce que son propre inconscient l'amenait à faire là... Il y a cent ans, Freud, dans: «Perspectives d'avenir de la thérapie psychanalytique» (1910), nous livrait ce vocable de «contre-transfert» exprimant l'influence du patient sur les sentiments inconscients de son psychanalyste. Quel désir peut naître là? Peut-on le contrôler? Qui vient vers moi ou m'est adressé, espère un secours par mon savoir supposé sur son mal être... Je suis l'autorité parentale inscrite dans un solide rapport symbolique au monde, ou mieux encore, introduite secrètement auprès d'un ordre sacré et universel... Quelle prudence faut-il là? Tous les abus y sont possibles. Vais-je donner cette parole sage et ingénieuse d'ancien plein d'expérience? Vais-je écouter la souffrance dans un silencieux partage symbolique qui nous fera frères humains? Vais-je comprendre la nature secrète du mal dans ses ressorts et libérer mon patient par cette intelligence? Je veux aussi que l'on me sache bon Docteur en ville avec cette prétention intime de l'être effectivement.

Freud dans ses «Cinq psychanalyses» nous montre que l'énigme de l'inconscient de l'autre ne s'élucide pas. Le psychanalyste n'est pas voué à la satisfaction. Mais il sait mieux que son patient que les cheminements parallèles mènent toujours quelque part si on ne les gâte par quelque pratique intempestive... Sancho a fini par ramener Don Quichotte chez lui... Il n'avait nul diplôme en pathologie des folies ordinaires. Dans les organisations d'aujourd'hui il est merveilleux de rencontrer un tel compagnon. A l'extrême d'une mélancolie où il ne restait plus qu'à mourir, cet adolescent allait boire toutes les semaines un excellent café chaud chez son thérapeute. Il n'aurait manqué pour rien ce moment qui rendait tout autre acte inopportun... Le professionnel veillait seulement à ce que le breuvage soit correctement servi, chaud et sucré. Accompagner autrui? Encore faut-il suffisamment se connaître soi même. Ce n'est pas un jeu où il faut perdre et gagner si l'on se prétend psychanalyste...

6. ET S'IL FALLAIT CONCLURE...

Les personnes évoluant aujourd'hui dans le monde de l'économie et du social sont la plupart de temps prises dans les limites du comportementalisme. La psychanalyse ne saurait renchérir. Elle ne peut qu'offrir à l'occasion des ressources d'intelligence au management et à l'organisation... La psychanalyse a cent ans, Socrate deux mille cinq cents ans, l'homo sapiens sapiens cent mille. L'homme d'aujourd'hui, bardé d'outils qui abolissent le temps, l'espace et l'effort se voudrait tout puissant. Il suffit de se trouver seul et isolé dans une zone industrielle à la tombée de la nuit sans véhicule, téléphone, carte bancaire, ni plan des lieux et sans connaissance proche pour saisir la précarité d'une telle civilisation. Et de reconnaître l'angoisse en soi. Que l'on n'ait plus d'électricité, de carburant ou de transports durant trois jours et les systèmes géants eux-mêmes implosent. Les sociétés technocratiques et technologiques sont dans des logiques plus proches d'un débouché sur le chaos que tournées vers la restauration de cette dimension humaine convenant à un merveilleux organisme humain au summum de la création, infiniment adaptable, mais dont la nature sensible, comme celle de toute vie, impose des limites d'usage... A la limite du retrait relationnel contraint par les pressions et les circonstances, il y a cette logique de l'inconscient. La quête d'amour cesse,

l'espoir change de camp. Le désir souffle qu'un mort se trouve bien de n'avoir plus rien à demander ni à ne souffrir de personne. Les cimetières sont des lieux parfaitement ordonnés. Les seuls sans doute.

Le fait humain n'est pas seulement ce Moi que l'on affiche partout comme un objet inoxydable. Il est ce qui reste lorsque l'on a épuisé toutes les déclinaisons du discours sur le pouvoir, la connaissance scientifique des conduites humaines individuelles et collectives, le traitement médico-social du désir et de l'émotion... On a même dénié les croyances et les rituels pour en devenir davantage efficace et objectif... Le fait humain advient là, il vous saute à la gorge ou saute par la fenêtre. Mais il peut aussi vous sourire et vous sauter au cou...

Il est cet instant de l'énonciation où le sujet apparaît. Cette parole venue de l'inconscient s'entend de tous. Elle est universelle lorsqu'elle dépasse les objets de chacun. Elle est peut-être notre seul avenir. C'est cette peste là que nous a laissée ce diable de Freud.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Alain, (1985), *Propos sur le bonheur*, Gallimard.
- Flaubert, G., (2005), *L'éducation sentimentale*, Gallimard.
- Flaubert, G., (2006), *Madame Bovary*, Pocket.
- Drillon, D., (2008), *Le bonheur d'être névrosé*
- Freud, S., (2010), *Au delà du principe de plaisir*, Payot.
- Freud, S., (2010), *Cinq psychanalyses*, PUF.
- Freud, S., Le Lay, Y., Jankélévitch, S., (2010), *Cinq leçons sur la psychanalyse (Américan journal of psychology, 1908)*, Payot.
- Freud, S., Breuer, J., (1998), *Etudes sur l'hystérie*, L'harmattan.
- Freud, S., (2005), *Inhibition, Symptôme et Angoisse*, PUF
- Freud, S., (2010), *La technique psychanalytique*, PUF.
- Freud, S., (1910), *2ème Congrès Psychanalytique Nuremberg (conférence)*, *Perspectives d'avenir de la thérapie psychanalytique*.
- Freud, S., (2004), *Sur le rêve*, Folio Gallimard.
- Freud, S., (1989), *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Gallimard.
- Il y a un siècle*, (Nov 2009), Blog le Monde, Vienne.
- Lacan, J., (1998). *Le Séminaire, Tome IV, La Relation d'Objet*, Paris, Seuil.
- Lacan, J., (1998). *Le Séminaire, Tome II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique psychanalytique*, Paris, Seuil.
- Lacan, J., (2007), *Le mythe individuel du névrosé*, Seuil.
- Mauss, M., (2007), *Essai sur le don*, PUF
- Molière, (2010), *Œuvres complètes*, La Pléiade.
- Salten, F., (1984), *Joséphine Mutzenbacher (traduction)*, Mercure de France.
- Teilhard de Chardin, P., (2007), *Le phénomène humain*, Points.